

Harmonie...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 18 septembre 1934

Je ne sais pourquoi les gens se donnent la peine d'inventer des rumeurs et de les répandre, de les promouvoir et d'en exagérer l'importance, s'y acharnant avec une telle insistance qu'ils en emplissent l'air même, qu'ils en occupent l'esprit des gens, et donnent à quiconque les entend, ou à qui elles s'adressent, l'impression que tout est allé entièrement à la ruine — qu'il ne reste plus d'espoir d'amélioration à attendre, plus de bien à espérer — alors qu'en réalité les choses sont aussi saines, aussi stables, aussi solidement établies qu'elles pourraient l'être.

Je ne sais pas non plus — mais peut-être les philosophes le savent-ils — d'où vient ce plaisir que les gens trouvent à fabriquer et à inventer des nouvelles de toutes pièces, alors que rien ne motive une telle fabrication, une telle invention. Que ce grave mal social soit facile ou difficile à expliquer, c'est en tout cas un fait avéré et incontestable, qui afflige tous les peuples également — mais dont la part échue aux Égyptiens est plus grande que celle de tout autre peuple. Jamais vous ne trouverez les Égyptiens sans que l'air autour d'eux ne soit chargé de rumeurs, inventées pour eux par des inventeurs, fabriquées pour eux par des fabricateurs, et propagées parmi eux par des propagateurs.

Et les Égyptiens sont particulièrement épris de la fabrication et de la diffusion de rumeurs concernant les cabinets et les ministres — comme si les Égyptiens avaient été faits, par nature, pour s'irriter de tout cabinet et de tout ministre, et pour désirer la chute de tout cabinet et la démission de tout ministre ; et lorsqu'ils se trouvent incapables de faire tomber les cabinets en fait, ou de contraindre les ministres à démissionner en fait, ils se contentent de le souhaiter, puis de l'attendre. Puis il leur semble que cela se produit aujourd'hui, ou, selon leur plus ferme conviction, que cela se produira demain, ou, sans l'ombre d'un doute, après-demain.

Puis ils en parlent, et se passionnent à en parler, et s'en trouvent des excuses, et se montrent fort inventifs dans ces excuses ; et lorsque le jour passe et que ce qu'ils avaient souhaité ne s'est pas produit, cela ne les décourage nullement de continuer à l'attendre, ne les détourne nullement d'en espérer encore la venue, et ne les empêche nullement d'en parler et de s'y attarder davantage.

Et c'est de cette façon même qu'ils ont, ces jours-ci, empli l'air de rumeurs concernant le cabinet actuel, prétendant qu'il est devenu terriblement faible, qu'une maladie de dépérissement l'a tant amaigri qu'il en est presque devenu l'ombre de lui-même — alors même qu'il n'a jamais, à aucun moment, été plus fort qu'il ne l'est maintenant ; alors même qu'il n'a jamais, à aucun moment, été plus corpulent ni plus pleinement rempli qu'il ne l'est maintenant ; et alors même que ce dépérissement, cet amaigrissement — s'il existe seulement quelque dépérissement ou amaigrissement — ne l'a jamais atteint, lui, et ne pourrait jamais l'atteindre, mais a atteint d'autres gens que lui.

Car quand donc avez-vous vu le dépérissement ou l'amaigrissement frapper un cabinet aussi calme, aussi tranquille, dont la subsistance lui vient en abondance de tous côtés, qui jouit de ce dont ne jouit aucun autre cabinet sur la surface de la terre — le repos aux heures de labeur, le bonheur aux heures d'infortune, le luxe aux jours de privation, et la tranquillité d'esprit aux jours d'angoisse et de trouble ?

Et comment ce cabinet pourrait-il dépérir, ou l'amaigrissement le gagner, alors qu'il demeure installé à Alexandrie, se rendant chaque matin à ses bureaux, calme et souriant, et regagnant chaque soir ses résidences ou ses palais, content et à l'aise, tandis que de graves événements se déroulent tout autour de lui et que de lourdes calamités s'abattent, sans que rien de tout cela ne l'atteigne jamais vraiment, sans que rien de tout cela n'altère jamais ses habitudes, sans que rien de tout cela ne trouble jamais son confort — poursuivant simplement ce à quoi il s'adonne : sortir en souriant vers ses bureaux, rentrer paisiblement vers ses résidences et ses palais, puis se retirer vers ses soirées de conversation, de plaisanterie et de bonne compagnie, une fois le soir venu, ou la nuit tombée ?

Et lorsque le poids des événements devient trop lourd, et la pression des calamités trop pressante, et qu'il devient impossible d'éviter que le cabinet ne manifeste quelque souci pour ces événements et ces calamités — ne serait-ce que pour que les gens ne disent pas qu'il dort, ou se distrait, à un moment où ni le sommeil ni la distraction ne conviennent — il ne prend de ce souci que la part la plus légère possible, et ne s'impose à ce sujet que la peine la plus minime possible, si bien que ses membres sortent de leur repos complet et total pour entrer dans un repos presque complet et total. Ils visitent villes et villages — mais à bord de navires luxueux et confortables, sur le beau dos du Nil ; ou bien ils partent pour Le Caire — mais dans des compartiments privés, et une fois arrivés, n'y

demeurent que le temps de faire demi-tour et de regagner l'endroit où ils peuvent se reposer, dans notre beau port.

Un cabinet qui mène cette vie, qui jouit de cette abondance, qui ne s'impose qu'un effort aussi léger et négligeable, ne saurait être atteint de faiblesse, ne saurait être frappé de dépérissement, ne saurait être touché d'amaigrissement ; ce qui est possible, ce qui est seulement raisonnable, c'est qu'il devienne toujours plus fort, toujours plus corpulent, toujours plus pleinement rempli. Et pourtant les gens persistent, malgré tout, à prétendre qu'il est malade, qu'il est amaigri, qu'il est chétif. Ils s'imaginent qu'il fournit le même labeur et le même effort qu'eux-mêmes fournissent lorsqu'ils travaillent, et qu'il doit donc souffrir la même faiblesse et le même épuisement qu'ils souffrent eux-mêmes. Et ils oublient que Dieu les a créés, eux, pour la peine, et qu'il a créé ce cabinet, lui, pour le bonheur et l'abondance.

Et les gens répandent sur le cabinet la rumeur qu'il est divisé, que ses membres sont en désaccord de sentiments, que ses ministres se querellent et s'opposent, ne s'accordant sur rien, ne se rejoignant sur aucun terrain, ne se réunissant jamais sans discorde entre eux, ne se séparant jamais sans intrigue entre eux. Et ils exagèrent tout cela de la façon la plus hideuse, la plus grotesque, puis affirment catégoriquement que cela doit aboutir, sans le moindre doute, à la démission du cabinet, ou à sa chute, s'il refuse de démissionner. Or vous pouvez chercher les raisons qui pousseraient les ministres à se désaccorder ou à se quereller, vous n'y trouverez aucun chemin. Car les gens ne se désaccordent que lorsqu'ils travaillent, lorsqu'ils s'efforcent durement à la tâche, lorsqu'ils portent des fardeaux et assument des charges, lorsqu'ils affrontent des épreuves et résolvent des problèmes. Mais si leur vie n'est que repos, bonheur et abondance, sans peine ni offense ; s'ils passent la plus grande partie du jour tranquillement dans leurs bureaux, et la dernière partie du jour et la première partie de la soirée confortablement installés chez eux et dans leurs cercles — sur quoi le désaccord pourrait-il alors porter ? Sur quoi la querelle pourrait-elle éclater ? Autour de quoi la dispute pourrait-elle s'envenimer ?

Quant à nos grands problèmes extérieurs, les Anglais s'en sont chargés, et ont dit au cabinet : n'aie crainte de ce côté-là. Quant à nos grands problèmes intérieurs, ils se sont chargés d'eux-mêmes, et s'efforcent de se résoudre sans épuiser les ministres, réalisant ce qu'ils peuvent et n'atteignant pas ce qu'ils ne peuvent pas — mais sans jamais, en tout cas, imposer à nos ministres la moindre peine ni le moindre effort.

Sur quoi donc les ministres pourraient-ils se désaccorder, et sur quoi pourraient-ils se quereller ? Il est vrai qu'un repos prolongé peut lasser, et peut susciter quelque irritation, quelque impatience, qui appelle un peu de friction — mais c'est une friction bien légère, qui ne tarde pas à s'évanouir, et après laquelle les choses reviennent à ce qu'elles étaient auparavant. Aussi, lorsque les gens entendent dire qu'il existe un désaccord entre le ministre des Finances et le président du Conseil, ou entre le ministre des Finances et ses collègues, qu'ils n'en exagèrent pas la portée : ce n'est là rien de plus qu'une affaire légère, une simple variété de plaisanterie bon enfant entre amis proches et compagnons fidèles.

C'est pourquoi je n'ai rien trouvé à redire à cette déclaration publiée ce matin par un journal favorable au gouvernement, et attribuée au président du Conseil. Le président a déclaré, sur un ton aussi ferme et tranchant que celui du ministre des Finances lorsqu'il s'adresse à la presse, que les ministres jouissent de la meilleure entente et du meilleur accord que l'on puisse espérer, et qu'ils travaillent au service de l'Égypte, et que tout ce qui se dit de leur désaccord n'est qu'un mensonge sans le moindre fondement.

Le président du Conseil a dit vrai : il n'y a nul désaccord entre les ministres, ni rien qui y ressemble, puisqu'il n'existe rien qui puisse appeler un désaccord entre eux. Et le président du Conseil a dit vrai en affirmant que le cabinet travaille au service de l'Égypte — car quel travail serait plus utile à l'Égypte, plus avantageux pour elle, plus digne d'en améliorer la réputation, que de voir les ministres se reposer, et le peuple les voir en sûreté, calmes, à l'aise et sans souci — preuve suffisante que l'Égypte se porte bien ; car si elle ne s'était pas bien portée, jamais les ministres n'auraient trouvé le calme, ni trouvé le repos.

Croyez-moi, cher lecteur : l'Égypte ne saurait être mieux servie qu'elle ne l'est aujourd'hui par ses ministres, à travers cette belle vie qu'ils mènent dans notre beau port — quand bien même nous vivrions, nous, la plus laide des vies, dans une capitale jadis belle et devenue morne, où la vie était jadis tranquille et est devenue anxieuse, hantée à chaque instant par les spectres de la maladie et de la mort.